

ÉTÉ ET HIVER



COMME ILS ÉTAIENT. — COMME ILS SONT.

LES ENFANTS D'AUJOURD'HUI

Combien nous nous sommes départis des coutumes de nos ancêtres dans la manière de parler à de jeunes enfants. Nous les traitons, en général, comme de petits êtres raisonnants et très raisonnables, ayant conscience de leurs actes et un commencement d'expérience des choses de la vie. Ce n'est pas que je trouve la méthode mauvaise. Appliquée avec sagesse, dans des idées de virilité, comme une sorte de préparation aux réalités de l'existence, elle correspond, il faut le dire, à l'état actuel de nos mœurs et de notre société.

Nous ne sommes plus au temps où la présence des enfants était à peine tolérée dans une réunion de famille ou d'amis. Les vieux aphorismes à leur usage, tels que : "Les enfants ne doivent pas se faire entendre," — "Ne venez que quand on vous appellera..." etc., n'ont plus de signification dans l'idée moderne de la vie infantine, et ils sont bien peu nombreux les parents qui se hasardent à revenir au système qui se traduisait par de tels axiomes.

Se faire voir et ne pas se faire entendre est la dernière chose qui pourrait entrer dans la tête d'un enfant de notre époque. L'enfant a ses opinions sur toute chose, depuis la couleur de la robe de sa mère jusqu'au dernier examen pour le certificat d'études ou le baccalauréat. Il est presque un personnage en évidence. Les artistes se plaisent à le peindre. Les musiciens composent des morceaux à son intention. L'imprimerie nous inonde de livres à son usage. Il a même ses journaux.

En vérité, si les pères et les mères d'il y a cent ans pouvaient voir les choses d'aujourd'hui, ils ne reconnaîtraient pas dans le paradis que les mœurs ont fait aux enfants, le monde qu'ils ont souvent fait retentir de leurs gémissements et de leurs sanglots.

Mais si les enfants ont été pour ainsi dire "émancipés," reste la question de savoir quel effet cette émancipation a sur eux-mêmes. La réponse n'est pas si facile qu'elle le semble tout d'abord.

Nombre de personnes, dont le jugement est droit à tout respect, répondent que cette émancipation est un tort sans compensation fait aux enfants et, par leur intermédiaire, à la société en général. Les enfants, — disent ces personnes, — doivent sentir le joug dans leur jeune âge. Il faut leur inculquer, sans craindre même de les châtier sévèrement, la retenue et le respect d'autrui. La liberté, avec la responsabilité qu'elle comporte, n'est pas faite pour le jeune âge. On ne peut pas laisser les enfants s'instruire aux leçons de l'expérience. Il est des expériences qui ne peuvent s'acquérir qu'au risque d'un dommage permanent causé à l'enfant et au risque peut-être de la ruine des parents.

On ne saurait nier que ces arguments n'aient beaucoup de force. Mais on peut leur opposer la réponse des gens — et le nombre en est considérable et s'accroît chaque jour — qui soutiennent qu'un traitement doux et réfléchi a des effets meilleurs, plus sûrs, plus certains que ceux d'un traitement qui mesure l'affection que l'on a pour un enfant à la sévérité du châtiement qu'on lui inflige. "Qui aime bien châtie bien."

Ce n'est pas sans un légitime sentiment de triomphe et de joie profonde que ces personnes vous citent, comme exemple, leur famille où la tendresse

et la confiance mutuelle remplacent le sentiment de froid respect, mêlé de crainte, qu'avaient jadis les enfants pour leurs parents, où les rapports sont simples et faciles.

On ne peut pas, disent-elles, forcer la nature. Aucune coercition ne change, en réalité, pour le mieux, les dispositions d'un enfant. On peut aigri un caractère doux ; on peut maîtriser et contenir un caractère violent ; mais faites disparaître la contrainte — et il faut qu'elle disparaisse quelque jour — et l'enfant se détend et reprend sa direction naturelle. On peut guider, on peut conduire ; mais, pour le faire avec succès, il faut être d'accord avec la nature dont les lois ne peuvent être impunément violées.

L'inconvénient de ce dernier traitement, c'est, peut-être, sa tendance à imposer une certaine responsabilité aux enfants et à détruire ainsi peu à peu, en eux, cette insouciance et cette gaieté qu'ils perdront trop vite, hélas ! au fur et à mesure qu'ils grandiront en âge.

Elle n'est que trop visible l'expression, pour ainsi dire de morne réflexion, dont est empreinte la physionomie de ceux que les circonstances ont initiés de bonne heure aux dures réalités de la vie. On ne le voit que trop chez les enfants plus

songeurs des pauvres, surtout chez les aînés sur lesquels a pesé, dès les plus jeunes années, le fardeau des soins anxieux à donner à des petits frères et à des petites sœurs. Pour ressentir soi-même, à la vue de ces déshérités de toutes les joies de l'enfance, la tristesse qui assombrit d'ordinaire leur visage, il faut aimer l'enfance.

Il est malheureusement vrai qu'il existe nombre d'hommes et de femmes, non cependant dépourvus de bons sentiments dans les autres relations de la vie, que les enfants laissent froids et indifférents. La vue de ces petits êtres n'amène aucun sourire sur leurs traits, ne met aucune note tendre dans leur voix. Je les plains. Leur excuse est peut-être dans leur attachement aux vieilles théories sur l'éducation que notre époque semble vouloir peu à peu délaisser.

ELLE ÉCRIT A... L'OREILLE

Dans un groupe de causeurs, chacun vantait à qui mieux les talents, les originalités et même les travers de sa servante.

— Eh bien, moi, dit l'un d'eux, j'ai à mon service une fille qui n'est pas battue sous le rapport de l'épellation. Elle s'appelle Sophie et écrit ce nom sans employer une seule des lettres qui le composent : *(un)g*.

A PEU PRÈS AUTHENTIQUE

— C'est bien dans ce restaurant que l'on mangeait si bien, il y a deux ans ?

— Oui, monsieur, du temps de mon prédécesseur.

UNE GAFFE

Le visiteur. — C'est une jolie localité, mais, à la longue, n'est-ce pas ennuyeux d'y vivre ?

Madame (distraite). — Oh ! non. Dieu merci ! nous recevons peu de visites.

FAUT ÊTRE CONTENT DE SON SORT

Deux tramps devisent sur le chapitre de la fortune :

— Moi, je voudrais être riche !

— Riche ! A quoi ça sert ? Vois-tu, Tirepié, nous serions millionnaires que nous ne pourrions être plus pochards que nous le sommes.

LA PHOTOGRAPHIE PERFECTIONNÉE

Gatien regarde le portrait d'un vieux parent dont l'haleine est quelque peu agressive :

— Oh ! c'est frappant, dit-il. On croirait qu'on le sent !

REFLEXION DE BAPTISTE

— Une seule différence entre monsieur et moi : nous fumons tous les deux les mêmes cigares, et il n'y en a qu'un qui les paie.

LE TEXTE

Toutes nos mesures sont prises pour que la matière à lire du SAMEDI-NOEL, soit à la hauteur des gravures ; or celles-ci seront un régal pour tous.